

archiSTORM

ARCHITECTURE & DESIGN
archiSTORM

#74

DOSSIER SPÉCIAL
BEYROUTH,
UNE ARCHÉOLOGIE DU FUTUR

• LA CATHÉDRALE DE CRÉTEIL
ARCHITECTURE-STUDIO

• LE SIÈGE SOCIAL DU GROUPE HACHETTE
JACQUES FERRIER ARCHITECTURES

• DOSSIER SOCIÉTAL
LES ARCHITECTES
ET LE *FRENCH BASHING*,
LE CAS NOUVEL

• BLOCKBUSTER
LE *GREENING URBAIN*
PARTIE 2: VERTUEUSES PULSIONS
ÉCOLOGIQUES ET FUTURS ENFERS VERTS

• URBANISME
LA CRÉATION ET RE-CRÉATION
D'UNE OFFRE URBAINE À MONTE-CARLO

8,90 euros
septembre-octobre 015



Suisse: 14 CHF
Belgique & Luxembourg: 10 euros

DOSSIER SPÉCIAL

BEYROUTH, UNE ARCHÉOLOGIE DU FUTUR

Texte / Lina Ghotmeh



DOSSIER SPÉC



↑ Garden of Forgiveness, St. George
Cathédrale Maronite, 2003
↳ Solène & Mostafa Azar
← Minet el Hasn, Beyrouth, 1978
↳ Roud Elkoury

Sentir Beyrouth

Beyrouth, « byrth », puits, profondeurs souterraines, histoires enfouies, projection mystérieuse, terre fertile, terre de l'imaginaire, terre de la vie, terre du néant.

Beyrouth est attachante, distante, corps vivant tremblotant, elle fascine par sa laideur, elle transporte par ses contrastes, elle provoque par ses tours, elle embrasse par ses interstices, elle enchante par sa nonchalance. Mille villes en une seule, elle oublie son histoire et se fout de son avenir, elle danse au rythme du jour et se pavane aux multiples tempos de la nuit. Ses rues t'insultent, ses entrailles s'en excusent. Inaccessibles, ses côtes séduisent et se projettent en mille « images » depuis ses hauteurs. Rooftop de luxe, beauté fractale, elle te berce dans sa chaleur. Son culte fragmentaire contamine les corps de ses Beyrouthins. Poupées redessinées, recomposées, augmentées : à Beyrouth la « ruine » se saisit de tout, corps, nature, bâti, histoire, architecture.

Ville stratifiée, ses sept villes sismiquement enterrées se superposent aux sept « autres » qui grimpent en son ciel. Archéologies ouvertes, archéologies occasionnelles, balades discontinues, maisons de tuiles rouges vêtues de nature, éclectisme pastiche, modernisme convenu, contemporanéité internationale, provocations architecturales, tours de force : Beyrouth se construit et se déconstruit simultanément à chacune de ses strates.

Architecte, archéologue dans ma démarche de conception, je ne peux m'empêcher de décrire cette ville

telle qu'on décrirait une fouille incongrue, telle une archéologie du futur : des strates qui sédimentent, des portraits singuliers qui s'empilent avec friction et qui transforment la ville en une coupe permanente. Une coupe qui sollicite nos corps, qui ne camoufle rien et qui laisse apparaître instantanément les dynamiques socio-économiques et politiques motivant l'individualité de chacune de ses constructions. Des individualités contradictoires qui existent à toutes les échelles, depuis la parcelle jusqu'au « centre-ville », du sous-sol jusqu'au 40^e étage.

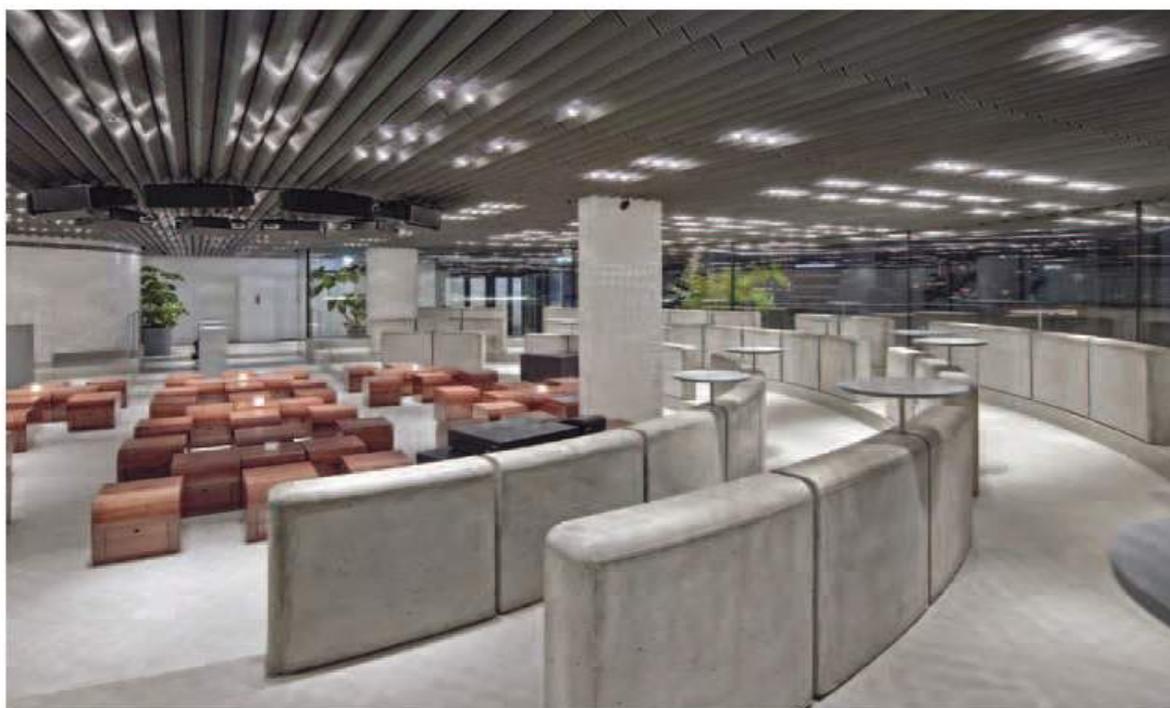
Il est impossible d'être « sage » avec Beyrouth, d'oser en dresser un portrait lisible, cohérent. En revanche, il est probablement possible d'unir des fragments de son paysage, les échelles et les strates variées de son bâti disparate. Et avec un peu de chance, il est possible de plonger dans la figure effervescente qu'elle incarne, celle du « soleil sur la piscine » de David Hockney ou « la figure en mouvement » de Francis Bacon.

Il est difficile de ne pas tomber sous le charme de cette ville, de ne pas retrouver en elle une nouvelle façon, plus riche, plus surprenante, plus multiple, de fabriquer nos villes ; mais il est important de questionner sa capacité à unir, inclure la diversité de tous ses citoyens (leurs différentes classes, religions, origines), et son aptitude à offrir les scènes « publiques » nécessaires à la fabrication d'une culture du collectif, au renouvellement de sa mémoire, et à l'acceptation de ses origines.



← La Frénésie, 2014
© Joe Beyrouth

DOSSIER SPÉCIAL



↑ Stereo Kitchen, 2014 par l'architecte Paul Kaloustian.
© Joe Elayoubi

Beyrouth, son ADN, une coupe permanente et un jeu de contrastes chaotique

Ville de superpositions instantanées, Beyrouth est hétérogène dans son ADN même. Son histoire est celle de la confrontation d'urbanités différentes et son tissu est l'accumulation de tentatives d'application de plans directeurs infructueuses et fragmentaires. Dans son ouvrage paru en 2014, *Beyrouth sous mandat français: construction d'une ville moderne* (Karthala), Marlène Ghorayeb nous expose les plans directeurs successifs que la ville levantine refuse à travers le temps. La vie urbaine semble avoir toujours opéré en marge des plans et des projets, dans les failles des réglementations

Beyrouth continue de dénier une vision d'ensemble ou un quelconque pouvoir central. D'autant plus qu'après des décennies de guerre, le gouvernement, institution censée «représenter» et «ordonner» l'espace public, peine à opérer sainement et devient la proie de l'instabilité géopolitique de la région.

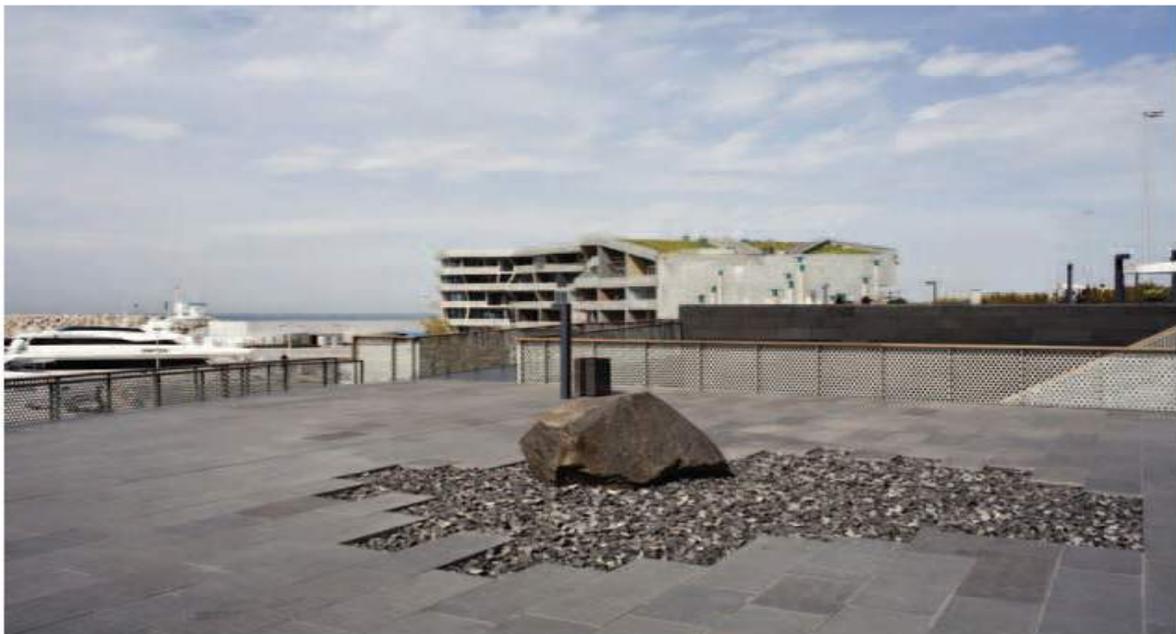
Sans aucun plan directeur, la ville se fabrique instantanément suivant des initiatives ou des intérêts privés qui opèrent par parcelle. Chaque parcelle subit la réglementation de construction qui lui est imposée suivant son secteur; une réglementation révisée il y a quelques années sous la grande influence de promoteurs soucieux de gagner le plus de mètres carrés à construire et à commercialiser. Cependant, même ce règlement trouve ses contestataires: en plus des puissantes personnalités de la ville (qui se débrouillent pour réaliser leurs envies, une autoroute par-ci, une tour par-là, un patrimoine effacé à un autre point), la rénovation de l'ancien centre-ville de Beyrouth, détruit par les violentes rafales de la guerre, jouit de sa propre réglementation. En construction depuis 1994, il constitue une des plus larges opérations immobilières de la ville. Solidere (Société libanaise pour le développement et la reconstruction), société privée, est à l'initiative du projet. Elle reconstitue un centre-ville «propre» avec les plus hauts standards d'infrastructures, le meilleur de la mémoire architecturale retouchée et les plus grandes stars de l'architecture importées.

À toutes ses échelles, ce tâtonnement, animé par les intérêts privés, est à double tranchant. Il est l'essence même d'une situation spatiale extrêmement riche où la ville se réinvente à chaque instant. On peut naturellement retrouver à Beyrouth des croisements programmatiques (un café à la fois librairie-théâtre ou scène de danse) et des mutualisations spatiales (tel un terrain de sport qui devient parking la nuit)... Ceux-ci sont animés par des nécessités immédiates et certainement par des dynamiques économiques. Ces situations qui oscillent entre l'amusant et l'inquiétant permettent à Beyrouth de solliciter continuellement nos corps et nos émotions. Le paysage construit est alors une coupe permanente animée par un jeu de contraste chaotique. Il est, à chaque instant, le reflet immédiat des tiraillements d'une société hétérogène et diversifiée, d'une société qui arrive à développer des espaces propices au questionnement, à la créativité et à la transdisciplinarité. Mais aussi capable de basculer vers l'autodestruction, où tout patrimoine et toute histoire peuvent être mutilés.

Cette dynamique, fertile et fragile à la fois, est très caractéristique de Beyrouth. À mon sens, elle tient aussi à l'équilibre dans cette ville entre le patrimoine du XIXe, des bâtiments des années 30, l'héritage moderne, les tours de promoteurs, les exceptions architecturales et l'espace « public » qui est actuellement un résidu qui sédimente entre ces différentes strates entassées/superposées. Cette ville nous amène à questionner le rapport que peut établir l'architecture aujourd'hui avec les notions d'origines, d'histoire, de mémoire et le rôle que peut jouer l'émergence de ces derniers dans le développement d'un projet collectif.

En l'absence d'un plan urbain, l'architecture joue un rôle primordial. Elle doit d'autant plus devenir urbaine, elle doit être capable d'interroger l'espace public et de l'incorporer dans son corpus. L'architecture doit aller au-delà du « bâti », acte d'édification répondant uniquement aux contraintes économiques du marché. Elle se doit d'être un outil de questionnement, ouvrant à un équilibre novateur entre les dynamiques socio-économiques, politiques et géographiques.

« L'ARCHITECTURE DOIT ALLER AU-DELÀ DU " BÂTI ", ACTE D'ÉDIFICATION RÉPONDANT UNIQUEMENT AUX CONTRAINTES ÉCONOMIQUES DU MARCHÉ. ELLE SE DOIT D'ÊTRE UN OUTIL DE QUESTIONNEMENT, OUVRANT À UN ÉQUILIBRE NOVATEUR ENTRE LES DYNAMIQUES SOCIO-ÉCONOMIQUES, POLITIQUES ET GÉOGRAPHIQUES. »



↑ Beirut Marina, conçu par Steven Holl Architects + LEFT et réalisé par Nabih Ghohlan Architects. Vue du bâtiment avec la toiture destinée à accueillir le public encore inachevée
© Richard Seard

DOSSIER SPÉCIAL



← Archéologie découverte à Saïfi au préalable du chantier imminent, 2015
© Lina Ghotmeh

← Nature dépassant une ruine d'un bâtiment à Achrafieh, 2015
© Lina Ghotmeh

Un portrait en strates : une archéologie du futur

Lorsque Roger Saidah, archéologue libanais de la seconde moitié du XX^e siècle, a fouillé la zone du cinéma Rivoli en 1969, il pensait que cette excavation serait la dernière opportunité pour les archéologues d'étudier l'histoire de la ville préromaine. Ce qu'il ne pouvait imaginer, c'est que la guerre civile éclaterait et que la destruction de la majorité du centre-ville de Beyrouth constituerait une opportunité unique pour connaître la ville phénicienne. Dans son article «*An Unexpected Archaeological Treasure: The Phoenician Quarters in Beirut City Center*» Josette Elayi raconte bien l'instantanéité et l'incertitude dans lesquelles Beyrouth nous plonge. L'instabilité est inhérente à l'emplacement géopolitique de la ville. Berceau des civilisations, Beyrouth a survécu et continue à survivre, face aux cataclysmes naturels, aux guerres, au départ et au retour de ses habitants, aux conflits journaliers d'une société éclectique, et à la venue de millions de Syriens fuyant la guerre. La ville résiste par sa force créatrice permanente qui tisse encore et toujours un lien solide avec son terrain.

À Beyrouth, nous sommes toujours forcés de fouiller le sol, de nous rattacher aux strates de ses multiples villes toutes plus profondément enfouies les unes que les autres. Le statut de l'archéologie à Beyrouth est le reflet des dynamiques économiques et du rapport de la société à ses origines. Les sites archéologiques qui disparaissent sous le nouveau centre-ville, ceux qui sont en cours de reconstitutions, ou ceux qui apparaissent secrètement sous les fondations de chaque nouvelle tour, ouvrent toujours un débat engageant pouvoir politique, capital, histoire et origine. Tout comme l'espace public à Beyrouth, l'archéologie est éphémère. Elle nécessite un laborieux consentement collectif sur l'histoire qu'elles racontent. J'essaie de saisir ces ruines par les mots ou par les photos pour penser la mémoire dans la ville.

Ce rapport au « sous-sol », à la terre (et les lectures de la société que cette notion révèle) est fascinant. Il est aussi l'objet d'une architecture spécifique, comme le passionnant projet de B018 « night club », tant publié, conçu par l'architecte Bernard Khoury. Le projet est installé sur le site de la Quarantaine, un ancien camp de réfugiés kurdes,

palestiniens et libanais du Sud pendant la guerre. Son architecture creuse avec optimisme dans la mémoire de son terrain pour fêter le corps à travers son programme: un bar de nuit, scène de danse.

« Stone Gardens », notre projet en construction à Beyrouth, célèbre, lui, le rapport au sol d'une façon verticale. Situé à proximité du port de Beyrouth sur la frontière de « Solidere », j'ai pensé le bâtiment comme une archéologie du futur. Il émerge tel un monolithe de terre, et sera sculpté à la main. C'est une archéologie verticale qui épouse le gabarit imposé par la réglementation. Il est l'accumulation de temps: le temps de sa construction, le temps de sa sculpture.

Il est d'une architecture sans prétention, empathique, qui commémore un moment spécifique de la ville de Beyrouth. Un moment où la nature (dans un contexte de pénurie de parcs publics) n'existe que dans le bâti, à travers les ruines d'une période révolue (les maisons du XIX^e délaissées ou le trésor architectural des années 20: structures dont la présence enclenche notre imaginaire nous invitant à un état de flottement permanent).

Ce bâtiment édifié pour la famille ElKoury, famille du photographe Fouad ElKoury, est un paysage qui évolue avec le temps. Il questionne l'espace public par les vides qui animent son volume. Ces derniers créent toute la qualité des espaces intérieurs et abritent des jardins de différentes tailles qui invitent alors au partage, à la discussion-négociation. Ils ont pour but d'intégrer une dimension publique à l'architecture. Ils contournent l'austérité répétitive des plans de promoteurs par leurs aspérités. Les percements, l'absence de la matière génèrent alors de nouvelles vies, de nouvelles façons d'habiter. Les ouvertures ont alors une incidence sur les appartements qui deviennent uniques, différents à chaque étage. La nature donne une dimension intemporelle au projet, elle permet de le transformer en un projet mouvant, vivant, qui retisse le lien avec les mutations de son environnement.

L'archéologie du futur, liée à l'histoire, à l'origine, est capable de communiquer avec les habitants de la ville et de recréer un espace public.



← Vue du projet Stone Gardens : une archéologie verticale.
© DGT (Dorell, Ghotmeh, Jais / Architecture)

↓ Un monolithe de terre en rapport au sol, insertion du projet dans le port de Beyrouth.
© DGT (Dorell, Ghotmeh, Jais / Architecture)



DOSSIER SPÉCIAL

À la recherche d'une mémoire collective : du sol aux étages

Recouvrant les traces de l'histoire de la ville, le sol de Beyrouth est à l'origine d'émotions, d'histoires, de rêves et de conflits. C'est l'espace où la sphère publique est constamment questionnée et où les limites entre le domaine public et le domaine privé peuvent à la fois se confondre, se fractionner, pour même s'abolir l'une l'autre. À mon sens, l'expérience piétonne dans une ville est généralement le témoin de la qualité de son espace public : à pied, nous sommes nus et nous embrassons la ville. À Beyrouth, en revanche, les discontinuités interrogent l'espace public. Nous ne pouvons tenter que de très courtes balades à pied. Les trottoirs de la ville s'amincissent pour disparaître brutalement, et nous expulser sur la voie ou sous une autoroute. Seule la voiture persiste comme l'outil ultime de navigation dans la totalité de la ville : un espace « public » à quatre personnes seulement (dans l'enceinte close et mouvante de la voiture) ?

Aujourd'hui l'espace public, bien que pris en charge par les politiques, est au cœur des débats et revendications. Au cœur des revendications pour le droit d'accès au littoral de Beyrouth et à sa promotion en tant qu'espace

public, un combat est mené contre l'installation d'un centre balnéaire de luxe sur une des dernières parcelles permettant l'accès à tous à la mer. En conception actuellement chez OMA, ce projet menace de privatiser non seulement un des rares espaces de partage ouvert de la ville mais aussi un trésor historique, archéologique, géologique et naturel de la ville.

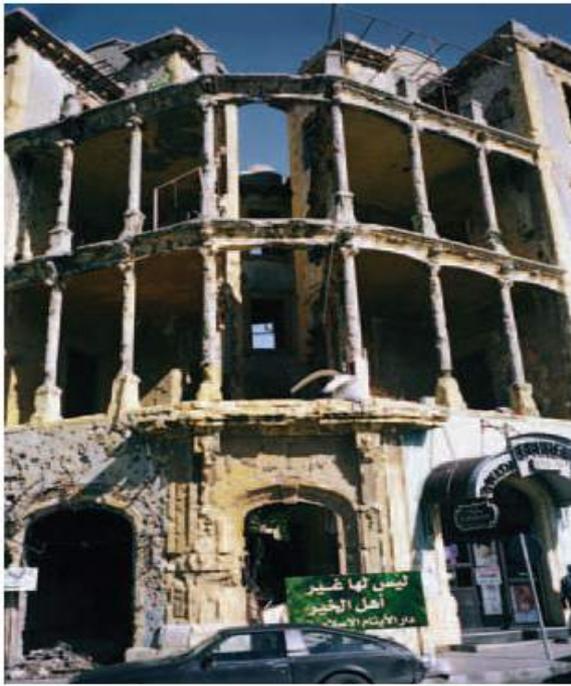
Cependant, de nouveaux centres d'archives, musées – lieux de mémoires – et centres d'art fleurissent et semblent vouloir, à leur manière, répondre à ce besoin de lieux « publics », de partage où l'on peut fabriquer une culture du collectif.

Il y a quelques années seulement, en 2008, « the Arab Center for Architecture » a été fondé à Beyrouth et à l'initiative de privés. Ce centre recense et documente l'héritage architectural de la période moderne (1950-1975) du Liban et du monde arabe. C'est une fondation qui se veut « une plateforme de débat sur la ville, sur son histoire, son évolution, et son développement possible », comme l'affirme un des fondateurs de ce centre, docteur en architecture, Georges Arbid : « Nous voulons placer l'architecture dans la sphère qui lui revient de droit, celle du débat culturel public. »



↑ La place Riyadh Solh envahie par les voitures, 2002

© Sotdore / Moebeh, Assi



↑ Vue du vide intérieur à la Maison Jaune
© Lina Ghotmeh, 2011

← La Maison Jaune, futur Beit Beirut
© Fouad Elkoury, 2002

Le musée de la Mémoire et de l'Histoire de Beyrouth « Beit Beirut », quant à lui, a pour objectif de développer chez les Libanais un sentiment d'appartenance et de responsabilité citoyenne vis-à-vis de la ville. Il sera installé dans la « Maison Jaune », joyau architectural et symbole de la grande bourgeoisie des années 20-30. Cet édifice cristallise l'histoire de Beyrouth dans toutes les strates qui la constituent. Conçu et construit en 1924 par l'architecte du Sultan, Youssef Afimos, le bâtiment est un kaléidoscope de la ville, ses pièces même les plus profondément situées jouissent d'une vue vers la ville. Pendant la guerre civile, il se retrouve sur ce qui sera pendant quinze ans la ligne de démarcation entre Beyrouth-Est et Ouest. Il permettra des angles de surveillance et de tirs sur toute la ligne de démarcation ; il est alors un emplacement stratégique pour les milices, les « snipers de barakat ».

Aujourd'hui, la Maison Jaune constitue un doux rêve de cette ville située entre terre et mer, se mélangeant à une architecture divine criblée de balles. Elle nous transporte dans un vertige intemporel. J'ai visité ce lieu il y a quelques années avec 40 de mes étudiants français. Le bâtiment nous a envahis par ses hauteurs impressionnantes, par le vide découpant avec une extrême précision le ciel bleu de Beyrouth, l'escalier sculptural construit par Fouad Kozah en 1932 et la voix de Mona El Hallak, une voix qui me semblait alors indissociable

du lieu. Elle était capable de nous faire revivre chaque détail de cette ruine de guerre. Mona, architecte et activiste, a mené un vif combat pour la conservation de ce bâtiment. En 2008, la ville de Paris se joint à la ville de Beyrouth pour transformer l'immeuble en un musée de l'histoire et de la mémoire de la ville. L'enjeu de « Beit Beirut » est de nous sortir de l'état d'amnésie dans lequel la guerre nous a plongés. Ce n'est surtout pas un mémorial, mais un espace vivant. Comme l'affirme Mona, aujourd'hui membre du comité scientifique du musée : « Nous ne voulons pas d'un lieu muséal figé, ou d'un mémorial de la guerre, mais nous voulons raconter les conséquences humaines de la guerre, les histoires intimes. » C'est un lieu qui se veut en interaction avec la ville, ouvert à tous ses habitants et à leurs interventions, et non plus seulement à celles d'une élite. C'est aussi un observatoire urbain qui centralisera toutes les recherches menées par les universitaires sur les quartiers de Beyrouth. Une base de données mise à la disposition du public et de la municipalité de Beyrouth pour instruire tout projet d'avenir.

Enfin, ce bâtiment appelle à une réhabilitation extrêmement sensible, à travers laquelle l'architecte se doit de sublimer le génie du lieu.

L'inauguration du musée est prévue pour l'année à venir.

DOSSIER SPÉCIAL



↑ Photo du Nowruz, fête des Kurdes à Daliéh, Beyrouth.
Site menacé par le projet de centre balnéaire en conception chez OMA
© Debeh Com Campaign



↑ L'université Saint-Joseph par YTAA & 109 Architects
© Joe Elzein/20

« PLUTÔT QU'UN MAUSOLÉE VOUÉ À S'EFFACER DANS L'URBANISATION MOUVANTE DU CENTRE BEYROUTHIN, J'AI CHOISI LE VIDE, C'EST À DIRE LE CIEL, EN REDONNANT À LA TOMBE SA SIGNIFICATION FONDAMENTALE : LE LIEN DIRECT QU'ELLE ÉTABLIT ENTRE LA TERRE ET LE CIEL » MARC BARANI »



← Daréh, Mémorial de Hariri, l'Atelier Marc Barani
© Maquette par VOLINCE ARCHITECTURE / Photos Nicolas Bavel

↓ Daréh, Mémorial de Hariri un espace public ouvert, Atelier Marc Barani
© Fabrice Carbone



Mémoire et espace public : un dialogue contemporain

Retour à quelques pas de «Beit Beirut» et dans le nouveau centre-ville de Beyrouth, ici l'espace public et la mémoire dialoguent autrement, à travers le projet de tombe-mémorial du premier ministre Rafic Hariri, assassiné le 14 février 2005. Dans ce projet, l'architecte Marc Barani pense la tombe-mémorial non pas comme un lieu privé et clos mais comme un espace ouvert au public et sur la ville. Le projet «révèle un mouvement de sol, précis et radical, libérant un vide dans la densité de cet espace urbain spécifique. L'espace mémorial devient l'espace public. Un lien direct est établi par le projet entre la terre et le ciel : c'est le vide, le ciel, qui donne à la tombe sa signification fondamentale».

Dans le centre, encore un autre musée de l'histoire de Beyrouth en cours de conception. Il sera situé au nord de la place Martyrs, à lisière de l'Ancien Tell : «Le principe de ce musée est de raconter l'histoire de Beyrouth depuis la préhistoire jusqu'à nos jours. Le musée, dessiné par Renzo Piano, sera un bâtiment dont l'entrée se fera par les fondations ottomanes du Petit Sérail et s'ouvrira sur le site archéologique in situ avec les tombes cananéennes, l'arche phénico-perses et les tours helléniques. Cela permettra d'entrer à proprement parler dans l'histoire, de visualiser les nombreuses strates et de mieux comprendre comment l'histoire de la ville est le fruit de ces couches de bâtiments construites les unes par-dessus les autres, réutilisant des matériaux de différentes ères» me raconte

Amira el Solh, directrice du département urbain chez Solidere.

Aujourd'hui, l'identité de Beyrouth se fabrique aussi dans les divers centres d'arts et institutions qui relient Beyrouth à l'apogée de son histoire en tant que capitale culturelle du Moyen-Orient. «Beirut exhibition Center» en est un exemple. Conçue par les architectes L.E.F.T, l'architecture du bâtiment joue le reflet de la ville. Sa façade ondulée et miroitante est en interaction avec son contexte, ses ondulations témoignent de la ville en mutation.

L'Université Saint-Joseph conçue par l'architecte Youssef Tohme & 109 architects tisse le lien avec la figure actuelle de Beyrouth. Située, elle aussi, sur la ligne de démarcation de Beyrouth-Est/Ouest, l'architecture joue l'espace public à l'échelle du projet. À l'intérieur de l'îlot, au cœur de l'architecture monolithique, des vides, des espaces ouverts qui deviennent générateurs d'appropriations possibles, des points de rencontre et d'échange.

Tous ces projets sont à mon avis de multiples ouvertures pour la création d'un espace collectif, un espace de mémoire où l'architecture semble établir des moyens de penser ses origines pour créer un vivre ensemble. Ces exemples révèlent à mon sens la nécessité de penser, travailler et même jouer avec l'histoire de la ville et les différentes strates qui la constituent, le rapport au sol ou les multiples traces résistantes au temps des architectures-témoins.



↑ Beirut Exhibition Center par L.E.F.T Architects / reflet de Beyrouth en mutation
© Joe Harrouzo

DOSSIER SPÉCIAL

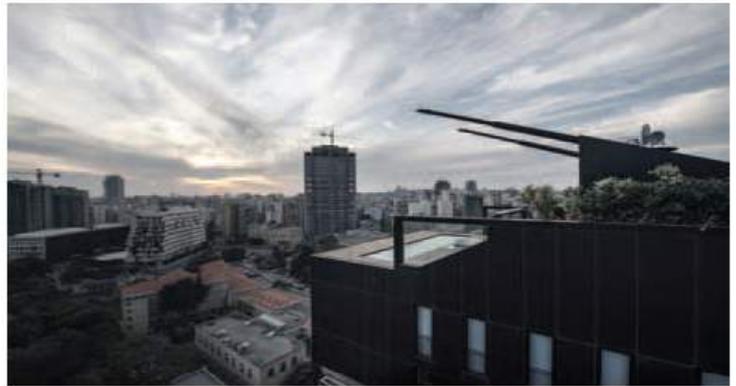
Entre décombres et science-fiction, les tours de Beyrouth

Les tours de Beyrouth s'élevaient sur la dernière strate de la ville. Elles grimpent dans le ciel et exposent une nouvelle lecture urbaine de la ville. « Dream Bay », « Sky Homes », « Vega Residence », « Horizon Towers », à chaque tour son propre nom. De curieuses appellations qui révèlent un combat commercial capable de réduire la ville à son littoral ou de grignoter ce qui lui reste de la montagne.

Cependant, quelques architectures sont capables de prendre de la hauteur pour nous proposer un regard plus critique et plus spécifique à Beyrouth. « Skygate », conçu par l'architecte Nabil Gholam, complète de manière provocante l'apparent mur de tours qui s'élève dans le centre. Loin d'une tour classique revêtue de verre, elle met en évidence par le jeu, le parcellaire : système fondateur de la ville. Ses volumes se décalent à gauche et à droite dans l'espace réduit de sa parcelle. Ce jeu fait émerger une série de grandes fenêtres urbaines.

« Beirut Terraces », conçu par Herzog et de Meuron, reproduit littéralement et verticalement les strates de Beyrouth. Des appartements de luxe s'entassent, se décalent pour libérer des jardins suspendus dans les airs du nouveau centre-ville.

En cours de réalisation également, la tour Plot # 450, conçue par l'architecte Bernard Khoury. Elle surplombe le port de Beyrouth. Un territoire réglementé où l'on peut encore assister à la manifestation physique du peu d'autorité gouvernementale. Tel que le raconte l'architecte, le projet célèbre ce phénomène spécifique en extrayant des éléments du port, en les déplaçant et les greffant au projet. Une grue est installée de manière permanente près de la tour. Elle est l'icône du port de Beyrouth, d'une ville en construction permanente. Elle plane au-dessus du bâtiment pour abriter des caméras de surveillance et devenir la sentinelle du site.



↑ Résidence NEK, sur la toiture un char prêt à confronter la ville par DW5 / BERNARD KHOURY
© Iwan Saoudi/epste

↓ Vue de la tour sur Plot #450 et de la grue de la surveillance planant de côté
© DW5 / BERNARD KHOURY





↑ *Skyline de Beyrouth, vue de Skygate, Nabil Gholam Architects*
10 Years of Now

→ *Beirut Terraces, les strates de Beyrouth s'élèvent*
10 Herzog - DeMeuron

↳ *Vue du projet en chantier*
10 Boukhatib

Un scénario de science-fiction digne d'une ville qui provoque constamment notre imaginaire.

Enfin, pour les âmes aventureuses et sensibles, Beyrouth est un vrai terrain d'expérimentation, fertile de tous les possibles. Elle regroupe sur un petit territoire et dans un espace-temps réduit des approches différentes, voire contradictoires de l'architecture. La capitale libanaise engendre un véritable questionnement sur la condition de l'architecture aujourd'hui et sur son rôle dans le dessin de l'urbanité d'une ville contemporaine.

Ville résiliente par nature, elle offre une solution à tout. Si, par manque de chance, il vous arrive d'être saisi par la nostalgie de ne pas avoir vu ces belles maisons traditionnelles qui ponctuent la ville et qui sont en voie de destruction, il vous reste la réalité virtuelle. Grâce à l'application « Hidden City » développée par le journaliste Warren Singh-Bartlett, résident à Beyrouth, il est encore possible d'explorer en temps réel le patrimoine invisible de Beyrouth. Même enfouie, disparue, enterrée ou détruite, son architecture est ressuscitée sur votre écran grâce à cette technologie. À Beyrouth, l'expérience urbaine est réinventée chaque jour !



Lina Ghotmeh

Architecte Fondatrice de DGT Architects, Professeur associée à l'École Spéciale d'Architecture à Paris

www.dgtarchitects.com